

La petite table du jardin

Wajdi Mouawad

Numéro 9, printemps 2006

À la mémoire de Jacques Derrida

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/626ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mouawad, W. (2006). La petite table du jardin. *Contre-jour*, (9), 75–78.

La petite table du jardin

Wajdi Mouawad

Un homme est mort. Il est mort. Il n'est plus dans l'oscillation. Pour celui qui le demeure, celui qui lui survit, point de pitié. Mais qui pense à la vie ? Qui parle ? Qui appelle ? Qui ? Qui dit cette phrase brûlante : « Qui va là ? » et qui supporte le silence qui en découle ? Le silence, oui, coule, sur celui qui a des oreilles. Un homme est mort. Il ne répond plus aux questions. Il n'est plus là. Où est son enfance ? Morte avec lui. Et sa mémoire de sa mère ? Et ses plaisirs à manger de ceci ou de cela ? Son goût pour les fraises, pour les laitues romaines, pour le poisson, pour les livres ? Où sont tous ces instants où il acheta des livres ? Les gestes pour donner l'argent ? Les mots simples avec lesquels on remercie le marchand pour sortir par la suite dans la rue, en retrouver la fraîcheur ? Les instants intimes où il a ouvert le livre ? L'a refermé ? L'a souligné ? Où sont-ils, ces moments où il a fermé les yeux pour s'endormir tout à fait ? Où sont ses pieds ? Morts. Morts avec lui je vous dis. Morts. Nous sommes tous ici, les uns en face des autres, non pas des êtres vivant leur vie comme celui qui a su posséder en lui, tout en lui, sa vie, mais comme des êtres effrayés par la mort. Effrayés, je vous dis. Ma voix est effrayée à l'idée de la mort et vos oreilles sont effrayées à l'idée de la mort.

Il n'avait plus peur de la peur de la mort.

Pour lui, alors, je laisse un instant monter en moi la peur de la mort.

Que se passe-t-il ?

Toujours de la poésie.

Je ne sais plus où sont les routes asphaltées ni les chemins de terre qui me ramèneront vers la table où le couvert m'attend. C'est une table en bois, ancienne, recouverte d'une nappe fine. Quelqu'un l'a placée contre un mur de pierre chauffé par le soleil tout au long du jour. La nuit venue, la chaleur de la pierre donnera encore une légèreté à la fraîcheur de cet automne qui avance. Laisant la voiture sur le côté de la route, j'ai poursuivi à pied sur un chemin où j'ai ressenti l'étrange bonheur de retrouver un objet perdu il y a longtemps. Je ne me souvenais plus du parfum intense des figuiers sauvages. De chaque côté de moi, s'étalent des plants de vignes sauvages, désertés, semble-t-il, par les hommes. Un vieux puits, au milieu de la route, se dresse comme une blessure dans le saignement du soleil tapant. Ce contre-jour m'a ainsi voilé la femme qui s'y tenait, tout habillée de noir. Elle est sortie de la lumière pour m'apparaître, souriante, le visage brûlé. Elle a prononcé quelques mots en ma direction, dans une langue si lointaine, si tapie à l'ombre de mon enfance, que je ne pouvais pas en comprendre le sens. Qu'importe le sens, puisqu'elle me tend une orange et avec une facilité maternelle, de celles qui ont toujours épluché les fruits pour les autres, elle me la tend, éclatante de lumière éclatée dans les rayons du monde. J'ignore par quelle magie, mais le jus du fruit qui coulait entre ses doigts était pareil aux larmes coulant sur mes joues. Pleurer sans en comprendre la raison, pleurer sans chagrin parce que depuis longtemps on déteste le chagrin, pleurer comme un acte de pensée. Pleurer comme un fruit que l'on ouvre.

J'ai repris ma route et descendu les sentiers qui menaient vers la mer.

Je suis arrivé dans un village côtier où régnait une grande animation. Une foule disparate convergeait vers le port. Un grand navire était sur le départ. Le voyant, au loin, une hâte m'a saisi à mon tour, comprenant que ce navire était ce lieu où il fallait être si l'on désirait appartenir au monde. J'ai pressé le pas. En longeant un mur, je suis arrivé devant une grille

fermée qui laissait voir un jardin au bout duquel on pouvait apercevoir une maison aux fenêtres grandes ouvertes. À côté de la porte qui donnait dans ce qui semblait être une cuisine, il y avait une table collée contre un mur. À cette table, un vieillard et un enfant, face à face, discutaient. Je ne pouvais pas entendre leur discussion, mais je devinais à la tranquillité de leur geste qu'ils étaient étrangers au mouvement qui animait la ville. Les appels multipliés du navire ne les intéressaient pas. Face à face, ils nettoyaient avec attention et délicatesse des champignons. Je suis resté figé. Je les regardais, laissant grandir en moi l'envie de les rejoindre. Qu'importent le monde et le navire si là était une félicité, si là était cet instant de tous les instants, se répétant sans cesse dans un éternel présent. Plus de *Il fut*, ni de *Il sera*. Je tentais de pousser la grille, mais celle-ci était fermée. Mes mouvements ont dû attirer leur attention car, au même moment et avec un synchronisme qui me laissait penser que le pas de l'ange ne devait pas rôder bien loin, ils ont levé la tête et m'ont regardé. Qui m'a regardé ? Ce « ils », aujourd'hui encore, s'abat sur moi comme peut s'abattre la foudre sur l'arbre isolé. C'est une douleur mélancolique qui me rappelle que j'ai toujours peur de la mort et que ma vie n'est qu'une quelconque vie qui vit, allant de-ci de-là, pour colmater, cacher le vide, pour retrouver, d'un présent à un autre, le sentiment de la plénitude, qui n'est qu'illusion puisqu'il n'est que peur de la mort. C'est cette peur, telle « l'obscurité de l'extérieur, invisible pour celui qui, à l'intérieur, a allumé toutes les lumières de sa maison », qui ne me permet pas d'aller les rejoindre. Me regardant, ils se sont tus au même instant. Je n'ai rien dit, mais à leur regard il m'apparut que tout cela arrivait soit trop tôt, soit trop tard. Ils ont d'ailleurs détourné le regard et sans plus prêter attention à ma présence, ils ont repris leur conversation.

Le navire devait être sur le point de lever les amarres. Je me suis précipité pour le rattraper.

Depuis ce jour, j'ai marché sur bien des routes et j'ai tenté de retrouver la paix et la légèreté. Mais toujours, et c'est le lot du voyageur, je devais composer avec ce sentiment de l'ennui qui survient lorsque plus rien ne se présente à nos mains. Depuis quelque temps, aussi, je me suis

mis à douter de ma raison, douter de l'existence même de cette table qui m'attend. Je ne suis plus le même. Je me suis bercé d'illusions. Ce n'est pas parce que l'on est sur les flots que l'on possède les flots. Ce n'est pas parce que l'on regarde le ciel, que l'on voit le ciel, que l'on possède le ciel. Aujourd'hui, à nouveau sur le pont de ce bateau, je regarde l'horizon et chaque instant, il me semble, porte mon regard vers l'enfance. Je suis parti depuis tant de temps. On trouvera sans doute ma voiture abandonnée. Les gens qui m'aiment s'inquiéteront de ma disparition.

Mais moi, je sais que le navire que je prends et qui me mène à travers les flots saura me faire revenir à cette table ancienne du présent où le couvert est mis. Mais qui était donc cet enfant si je suis déjà le vieillard que je serai plus tard ? Et si j'étais l'enfant, qui est donc ce vieillard attablé en face de moi ? Et si j'étais déjà, moi enfant attablé devant moi vieillard, qui est celui que je suis qui les a regardés à travers la grille ?

Le temps est une souffrance.